



REVUE
Epic

Après de longues années
Enchevêtrées dans nos histoires
J'ai rencontré tes yeux
Et, ensemble, nous avons aperçu
Les longues et infinies heures
Qui s'ensuivent
À ce moment précis, tout s'est enclenché

— KIJIRA SAKISAKA
Calligraphie. Yoshiki Noda

長く束ねられた歴史のあとで
その目にあふれたおどろき
そして君に見たとき
次につぐ長い長い時間が
そのとき、口元を切った
のよ

Hakanai Sonzai

DURANT NEUF MOIS, LE PHOTOGRAPHE
PLASTICIEN PIERRE-ÉLIE DE PIBRAC S'EST
INSTALLÉ EN FAMILLE AU JAPON POUR PROPOSER
À CEUX DE SES HABITANTS QUI EN COMPOSENT
LES MARGES UN DIALOGUE EN IMAGES DONT LE
RENDU EST CETTE SÉRIE DE MISES EN SCÈNES
D'UNE PUISSANCE ET D'UNE ACUITÉ RARE.





●●●
Hakanai Sonzai #19
Déracinement, Fukushima



●●●
Hakanai Sonzai #24
Évaporé, Ozaka





●●●
Hakanai Sonzai #12
Solitude, Tayonaka

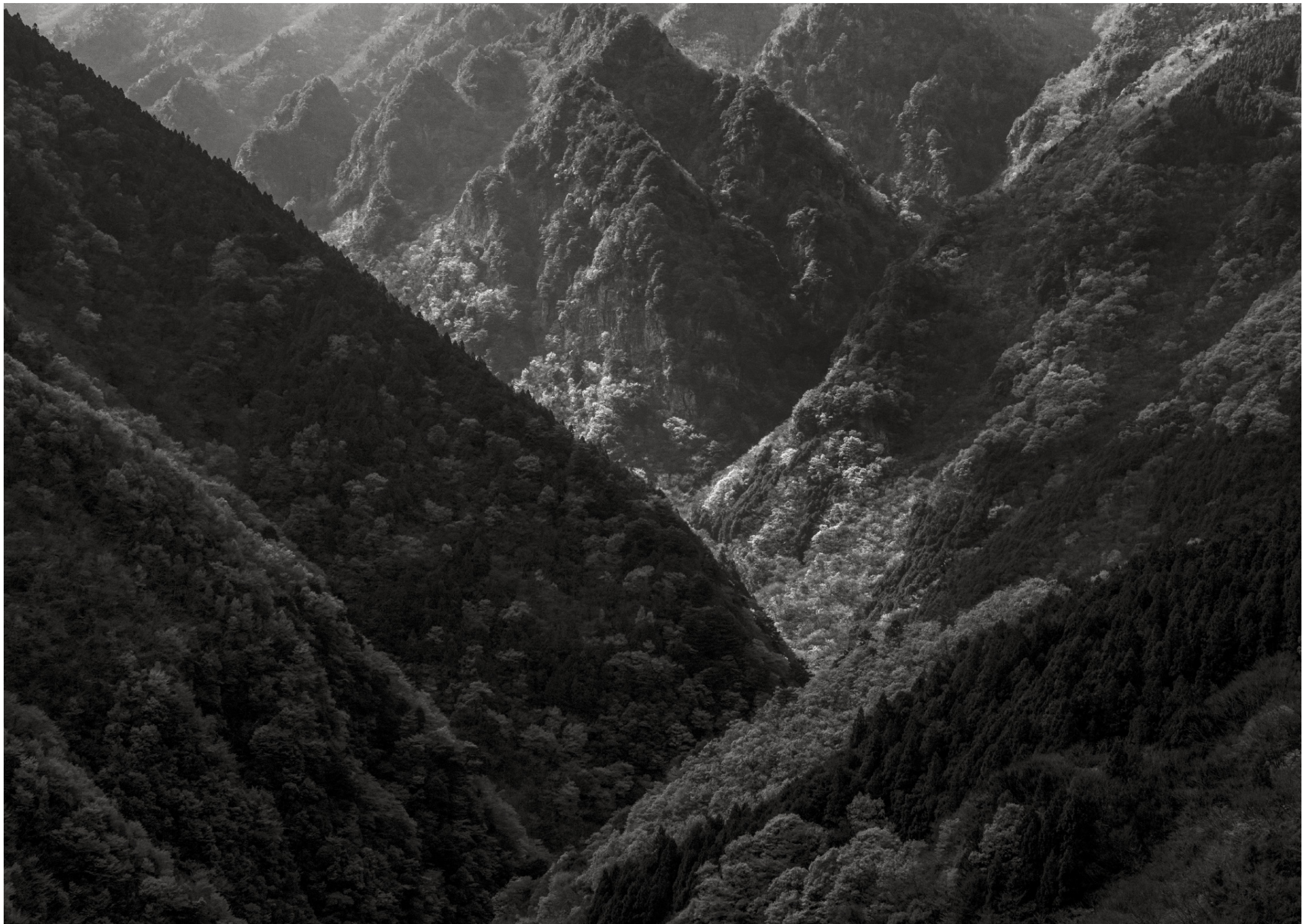


●●●
Hakanai Sonzai #28
Pression, Nishinomiya





●●●
Hakanai Sonzai #6
Salaryman, Kyōto





●●●
Hakanai Sonzai #16,
Oubli, Yūbari



●●●
Hakanai Sonzai #27,
Destruction, Yūbari





●●●
Hakanai Sonzai #26,
Désespoir, Koryama

●●●
Hakanai Sonzai #10,
Kintsugi, Kyōto





●●●
Hakanai Sonzai #2
Espoir, Tokushima



●●●
Hakanai Sonzai #21,
Harcèlement, Kyōto





Hakanai Sonzai #4
Élévation, Yamanashi



Pierre-Élie de Pibrac ...

Photographe cérébral, **Pierre-Élie de Pibrac** écrit ses images autant avec l'esprit qu'avec le cœur. Son récent projet *Hakanai Sonzai* réalisé au Japon entre 2019 et 2020, s'inscrit dans le cadre d'une trilogie entamée dès 2016 à Cuba et devant se poursuivre dans les mois à venir en Israël, toujours dans une logique d'immersion longue, en famille, dans le pays concerné. Dans chaque cas, c'est la question de l'identité des êtres, au sein de leur environnement, qu'il interroge, dans une dimension participative et toujours une vision centrée sur la perception possible des différents publics auxquels il s'adresse.

— Propos recueillis par **Jean-Matthieu Gautier**

P PEUX-TU NOUS PARLER D'HAKANAI SONZAI?

Hakanai Sonzai signifie littéralement « je me sens moi-même une créature éphémère ». Il parle bien sûr du Japon, mais surtout du ressenti des Japonais à l'égard de leur pays. Chacun de mes projets est précédé d'une très longue phase de recherche et de réflexions que je laisse intensément infuser. Sur le Japon, m'apparaissait ce lien très fort et en même temps presque écrasant avec la nature. Ce lien, en particulier, parle immensément de la société japonaise. Comprendre comment la nature de cette île a imposé, presque façonné, forgé cette société japonaise, comment ce peuple a réussi à faire corps avec la nature, et à y survivre, notamment en devenant cette société très stricte, très marquée par des codes qu'elle s'est imposés avec une rigueur peu commune, c'est tout cela qui a porté ma réflexion et qui fait le cœur d'*Hakanai Sonzai*.

L'un des traits communs à mon projet, dans sa globalité, si l'on y adjoint le travail réalisé à Cuba et celui à venir en Israël est là : je veux aller à la rencontre de personnes qui aiment leur pays, qui en sont même profondément amoureuses, mais qui ressentent une sorte de trouble intérieur, un déchirement lié à leur incapacité à y trouver leur place dans l'époque qu'ils traversent. Il y a toute une dualité en cela. Dans le cas de Cuba c'était par le prisme de la culture de la canne à sucre, au Japon à travers celui de la nature et bientôt en Israël, ce sera à travers les nouvelles technologies. J'interroge la notion de résilience et de déchirement intérieur. Comment exprimer ce dernier, ce mélange

d'amour, de doute — pas de haine, mais davantage de désespoir, de mélancolie et en même temps de courage et d'abnégation ? Au Japon, ce qui m'a particulièrement touché, c'est que ces gens se sont réellement fait violence pour accepter d'être pris en photo. Ça me fascine littéralement. Et cela montre aussi quelque chose d'extrêmement positif malgré la mélancolie qui peut se dégager de leurs images. Certains ont fait parfois jusqu'à mille kilomètres avec moi en voiture pour aller sur le lieu de la prise de vue que nous avions décidé ensemble. Ils se sont vraiment engagés dans le projet. Tout le temps que nous avons partagé ensemble, souvent long, m'a également donné la possibilité de me familiariser avec la lumière très particulière du Japon. J'ai ainsi compris que les Japonais voient par nuances d'ombres. C'est-à-dire qu'ils ne visualisent pas les choses par l'attrait de lumière mais c'est la manière dont l'ombre va se diffuser autour d'un objet qui va mettre celui-ci en valeur. C'est de son contraste, de cette diffraction que va alors naître la lumière, qu'elle va se révéler.

DANS DES MEMORIA, TON PRÉCÉDENT SUJET RÉALISÉ À CUBA, COMME DANS HAKANAI SONZAI, IL Y A UNE ALTERNANCE ET UN JEU D'ÉQUILIBRE ENTRE LE NOIR ET BLANC ET LA COULEUR...

Ce qui m'intéressait c'était que le noir et blanc pose le contexte et l'univers qui entoure les personnes photographiées et qui ont participé au projet. La couleur appartient et rend compte de la réalité, donc le spectateur se l'approprie facilement. Le noir et blanc, lui, est une interprétation, une esthétique qui parle à notre subconscient et renvoie à l'intemporel de l'histoire, à ce qui est

J'AI COMPRIS QUE LES JAPONAIS VOIENT PAR NUANCES D'OMBRES. ILS NE VISUALISENT PAS LES CHOSES PAR L'ATTRAIT DE LUMIÈRE MAIS C'EST LA MANIÈRE DONT L'OMBRE VA SE DIFFUSER AUTOUR D'UN OBJET QUI VA METTRE CELUI-CI EN VALEUR. C'EST DE CE CONTRASTE, DE CETTE DIFFRACTION, QUE VA NAÎTRE LA LUMIÈRE, QU'ELLE VA SE RÉVÉLER

figé. C'est ce qui m'a permis de mettre en avant l'environnement des Japonais, la force de cette nature-là et la présence humaine qui est aux prises avec cette nature. Ces images en noir et blanc ont donc vraiment pour fonction de poser un contexte qui va permettre de mieux comprendre les images réalisées en couleur.

COMMENT ET SUR QUELS CRITÈRES AS-TU « SÉLECTIONNÉ » LES PERSONNES QUE TU AS PHOTOGRAPHIÉES POUR CE PROJET ?

Tout est parti de ma rencontre avec Chiyoko. Cela s'est fait par hasard, par l'intermédiaire d'une amie de mes parents qui avait vécu au Japon et avec qui ils avaient diné quelques jours à peine avant que je ne m'y rende. Quand je l'ai rencontrée et que je lui ai expliqué les grandes lignes de mon projet, elle s'était montrée très enthousiaste, et d'emblée elle m'a expliqué qu'elle n'avait jamais travaillé et qu'elle adorait m'accompagner dans mes rencontres. En en parlant avec ma femme Olivia — qui m'accompagne avec mes enfants dans chacun de mes projets, et participe activement à ma réflexion — aussitôt notre réflexe a été de nous dire que, déjà, Chiyoko était une personne qui était dans cet héritage de la société japonaise, très marquée par le patriarcat, entre autres. On ne doit pas nécessairement l'envisager comme un joug seulement pour les femmes, car c'est une violence, une injonction qui s'applique aussi aux hommes : la femme ne doit pas travailler, l'homme doit travailler, c'est ainsi. Mais ce sont des clichés qui induisent que le bonheur et l'individualité sont vraiment secondaires dans ce pays. C'est Chiyoko qui a commencé à me mettre en relation

avec différentes associations partout dans l'archipel, elle appelait des gens, elle faisait les connexions, elle déroulait le fil et ensuite, j'allais rencontrer ces personnes et on envisageait les prises de vues ainsi. Je leur envoyais ou leur laissais de petits appareils photos jetables et des carnets et ce sont eux qui me les renvoyaient et exprimaient la manière dont ils envisageaient la photographie. J'ai reçu environ 30 % des appareils jetables que j'ai pu confier. C'est énorme, compte tenu du cloisonnement et de la timidité de la société japonaise.

ET À PARTIR DE LÀ VOUS AVEZ SÉLECTIONNÉ DES PERSONNES REPRÉSENTATIVES DE LA SOCIÉTÉ JAPONAISE...

Oui, elles ne forment pas l'intégralité de cette société mais elles sont représentatives dans le sens où je n'entends pas raconter l'histoire de Monsieur X et de Madame Y, mais, à travers la volonté de s'exprimer des personnes que je vais photographier, elles vont être les porte-parole de centaines d'autres personnes, et donc quand même représenter le pays dans son ensemble. Quand je démarre un projet, je m'imagine comme devant une table que je dois remplir d'images. Par moments je perçois certaines photographies advenir, j'en vois une ici, j'en devine une là et je m'interroge sur la manière de remplir l'ensemble de la table pour arriver à raconter une histoire. Et c'est alors seulement que le puzzle se met en place, ce qui me permet de visualiser comment chaque photographie va être réalisée, individuellement, comment elle va être tirée, sur quel support, et je visualise aussi le livre qui découlera de ce projet. En l'occurrence, ce travail préparatoire m'amène à un genre de cadre où je

m'interroge sur la manière dont la société japonaise est organisée, quelles sont les typologies de personnages que je dois rencontrer, quels âges etc., Et c'est ainsi que j'en arrive au coup de marteau.

LE COUP DE MARTEAU ?

Le coup de marteau c'est vraiment le fait d'une philosophie japonaise. Cela parle de la différenciation entre les êtres. Si quelqu'un se différencie de la société — c'est une tête de clou qui dépasse — il doit être remis en place. Et on ne va pas faire l'effort de l'accompagner pour le comprendre. Car la société japonaise est une grande chaîne et si un maillon se révèle plus faible, il risque de casser l'ensemble de la chaîne. De là on comprend très bien déjà les rapports de parents à enfants, et surtout la position de l'enfant vis-à-vis de ses parents et dans de ce qu'il représente pour eux dans le futur, ce qu'il révèle de leur image... Voilà pourquoi ces derniers vont s'imposer une pression incroyable pour que leur enfant réussisse le mieux possible. Alors toute la vie d'un enfant va être organisée, conditionnée, dès l'école, voire avant. Très vite, les enfants sont conscients de ces attentes et c'est proprement terrifiant. Dans la continuité, et selon la logique de ce clou qui dépasse, on peut évoquer aussi le principe de *l'ijime* — littéralement, l'intimidation ou disons le harcèlement à l'école, pour des enfants rejetés par le groupe en raison de leur différence. De là, cela nous mène aux Hikikomori, ces êtres qui se coupent volontairement du monde et peuvent vivre des mois ou des années enfermées chez elles dans un isolement absolu. Ou encore de la position des hommes et des femmes dans la société, distinctement et dans leur relation... On en vient alors à l'art du

kintsugi, c'est-à-dire l'art de la réparation et de ce moment où chaque personne positionne son individualité pour se réparer. Il y a également la peur de la décroissance, la peur du déracinement, le fait de se séparer de sa famille, et également un phénomène d'exode rural extrême, flagrant et brutal quand on sait que plus de huit millions de maisons sont abandonnées dans les campagnes de l'archipel, voire dans certaines villes... Ce qui nous amène au vieillissement de la population, à l'isolement des personnes âgées, à la peur de la mort solitaire — un phénomène de plus en plus marqué — et enfin, dès lors, ultime injonction, à la charge du sort des aînés qui incombe aux plus jeunes.

MAIS COMMENT RENDRE CELA EN PHOTO ?

Essentiellement par des portraits, qui naissent de discussions que j'ai avec Olivia, et bien sûr avec les personnes concernées, car tout l'enjeu de ce projet était de faire en sorte que les personnes photographiées soient parties prenantes. Mais sur la question du comment, il s'agit de considérer que l'on peut contourner certaines questions pour mieux les évoquer, souvent de façon métaphorique. C'est le cas de la photo de Sanae allongée sur un lit devant le mont Fuji (cf., p., 88-89). Elle ne parle pas directement de la mort mais davantage de la relation avec l'esprit, au moment de la mort, de manière poétique, simplement évocatrice. C'est le fruit d'une discussion avec Sanae où elle m'avait confié vouloir mourir au pied d'une montagne pour que son âme s'élève. La photo est née ainsi. Elle a été réalisée dans la chambre que je louais et dont j'avais envoyée une image à Olivia. C'est elle, alors que je ne savais pas vraiment comment

m'y prendre, qui m'a remotivé par téléphone en m'intimant que la photo de Sanae était là, dans cette chambre, avec cette vue du mont Fuji en arrière-plan. C'est alors que j'ai fait venir Sanae — plus de 80 ans —, nous avons modifié les fenêtres, masqué un échafaudage qu'on distinguait en dessous, parlé toute la nuit de la mort et de la déesse Amateratsu, la déesse de la lumière. Au matin, Sanae s'est allongée sur le lit, l'angle de la prise de vue faisait se rapprocher le mont Fuji d'au moins dix kilomètres. Au premier rayon posé sur son sommet j'ai déclenché. La photo était là.

TU PARLES BEAUCOUP D'OLIVIA, TA FEMME, ET DE VOS ÉCHANGES, FINALEMENT CHACUN DE TES PROJETS EST UNE PETITE ENTREPRISE FAMILIALE ?

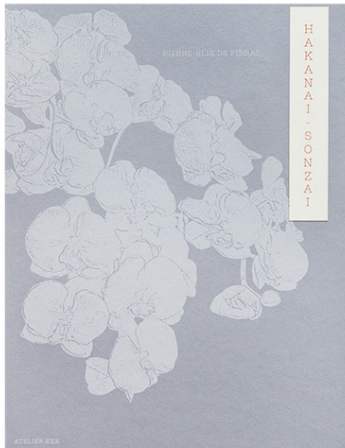
Elle est de fait très impliquée dans chacun de mes projets et dans chacune de mes images. Toutes mes photos procèdent de discussions avec elle. Et ce sont ces discussions qui fondent la pertinence du projet. Elle m'a appris quelque chose de fantastique, c'est qu'il vaut mieux réaliser une photo vraiment ressentie, vraiment pertinente tous les deux mois, que cent bonnes photos dans le même laps de temps. Son influence sur ma façon d'envisager les choses est immense. En somme elle agit avec moi comme une productrice de cinéma ou comme une éditrice qui auprès d'un auteur va contribuer à la maïeutique de son histoire. Je suis le technicien, je suis aux manettes, je suis dans l'action mais sans son ressenti ma photo serait différente ■



ENCOULISSES

— LE PONT DU PÈRE

→ Au Japon, pays où la pudeur est une seconde peau, j'ai instauré un protocole singulier pour la mise en scène de mes clichés. Il me fallait initialement percer les multiples couches de vernis culturel qui protègent les habitants du pays du Soleil Levant. J'ai ainsi expédié des carnets de notes et des appareils photos jetables à plusieurs personnes, dont une Hikikomori, nommée Saki, recluse depuis de longues années dans sa chambre, écrasée par le poids des normes sociales. Un jour, un colis contenant son appareil photo et son carnet de notes m'a été livré. À la découverte de ses photographies et de ses mots, j'ai été stupéfait de constater qu'elle était sortie dans la rue. J'ai partagé cette révélation avec ma femme, Olivia, avec qui je conçois mes mises en scène, pour savoir comment représenter ce moment charnière dans la vie de Saki. À peine avions-nous commencé notre travail qu'un homme a frappé à notre porte. C'était le père de Saki, venu nous remercier d'avoir aidé sa fille à sortir de sa torpeur, à renouer avec la société. Nous avons appris qu'il avait été celui qui l'avait encouragée à accepter ce projet, entendu au travers d'une association. Sa présence et ses paroles nous ont profondément émus, nous incitant à narrer le lien indéfectible entre un père et sa fille, plutôt que de se concentrer exclusivement sur l'histoire de Saki. L'image du pont, architecture rappelant les kanjis japonais, érigé par l'homme pour franchir des obstacles apparemment insurmontables, s'est imposée à nous. Pourtant, trouver le pont parfait ne fut pas aisé. Nous avons passé près de cinq mois à rechercher le lieu idéal. Son environnement évoquait métaphoriquement la densité et l'opacité de la société japonaise, où l'unité semble l'emporter sur l'individu. À ses pieds, sur la gauche, se dressait un arbre mort, singulier au milieu de la luxuriante mais étouffante végétation. Cet arbre mort, c'était Saki, en apparence inerte socialement, mais soutenant le pont. Pour nous ce pont symbolisait l'œuvre et l'amour d'un père, dévoué depuis des années à accompagner sa fille dans sa détresse, à lui insuffler l'espoir d'une vie meilleure.



HAKANAÏ SONZAI
 Pierre-Élie de Pibrac
 Éd. Atelier EXB, 184 p., 55 €
 Reliure à la suisse, format 24,5 x 32,5 cm
 89 photographies N & B et couleur
 Textes de Michel Poivert et de Kujira Sakisaka

Hakanaï Sonzai prolonge l'expérience photographique menée en immersion en 2016 à Cuba (publiée dans *Desmemoria*). Pierre-Élie de Pibrac se rend au Japon en 2020, un pays qui a connu le tsunami de Fukushima et où les habitants se livrent peu sur leurs émotions, leurs inquiétudes psychiques et intimes. Il sillonne alors le pays et part à la rencontre de personnes dont le destin a été bouleversé suite au séisme. Le Japon a développé depuis des siècles le concept de *Mono no Aware*, une sensibilité pour l'éphémère, une perception aiguë de l'impermanence des choses. Le titre de l'ouvrage *Hakanaï Sonzai* y fait référence par cette traduction : « je me sens moi-même une créature éphémère ». Ainsi, au fil des pages d'un livre, qui se déploie tel un album de grand format, le lecteur pénètre lentement dans l'intimité de femmes, d'hommes et d'enfants, qui lentement deviennent des « personnages ». Le photographe réalise des portraits à la chambre, en lumière naturelle, telles des images mentales racontées par les sujets eux-mêmes et imaginées par l'artiste.

Ponctuées de portfolios de paysages urbains en N & B imprimés sur un différent papier, les images de Pierre-Élie de Pibrac nous immergent dans la culture japonaise. Elles parlent de l'obsolescence et donnent à voir la fragile beauté de notre condition humaine, accompagnées de plusieurs tankas de la poétesse japonaise Kujira Sakisaka. Un essai de Michel Poivert explore ce corpus en faisant le lien entre l'obsolescence du médium photographique et celle de nos sociétés modernes, le Japon se situant au cœur des dérives de l'anthropocène.



LES ÉVAPORÉS DU JAPON
 ENQUÊTE SUR LE PHÉNOMÈNE
 DES DISPARITIONS VOLONTAIRES
 Léna Mauger & Stéphane Remael
 Éd. Les Arènes, 260 p., 20,90 €

Chaque année, quelque 100 000 Japonais s'évanouissent sans laisser de traces... Débarrassés de leur passé, ils tentent de refaire leur vie en passagers clandestins de l'archipel. Lié à la honte et au déshonneur, le phénomène est au cœur de la culture nipponne.

« Mon fils était à l'école. Je suis sortie en laissant la maison ouverte. Abandonner son fils : peut-on faire pire ? J'ai fait cela. Je savais où j'allais. Partir, repartir à zéro. Être prête à tout... »



Ijime 苛め/虐め

... est un terme japonais signifiant littéralement « intimidation », encapsule les tourments subis par ceux qui sont marginalisés d'un groupe en raison de leur différence, devenant ainsi des cibles. Ce phénomène ne se limite pas seulement aux enceintes scolaires, mais infiltre également les sphères professionnelles et la vie quotidienne. Il reflète une société où l'individu se voit contraint de se fondre dans un groupe - que ce soit la famille, le quartier, l'école ou l'entreprise - afin de survivre, entraînant la nécessité de dissimuler ses particularités. Les brimades infligées prennent une multitude de formes, allant du racket au harcèlement en passant par les sévices physiques et les calomnies.

Hikikomori 引き籠もり

... décrit un état psychosocial et familial prédominant chez les hommes. Ces individus vivent dans un isolement total, retranchés du monde extérieur et des interactions sociales, préférant souvent rester confinés dans leur chambre pendant de longues périodes, parfois des mois voire des années, ne sortant que pour répondre à leurs besoins corporels essentiels. Ils ressentent un profond malaise vis-à-vis de la pression sociale, éprouvant le sentiment de ne pas pouvoir atteindre leurs aspirations dans la vie. En réponse à ces sentiments, ils choisissent de se retirer de la société et de ses exigences.

Solitude 孤独

Début avril 2024, une loi a été promulguée au Japon afin de lutter contre ces fléaux sociaux devenus criants que sont la solitude et l'isolement. Cette mesure s'inscrit dans un continuum d'efforts amorcés depuis la création, en 2021, d'un ministère consacré à cette cause urgente. Désormais, un réseau administratif national se tisse avec pour mission de tendre la main aux personnes seules. Sous la tutelle du Premier ministre, un comité d'élite supervisera des conseils régionaux dédiés à repérer les individus en détresse, offrant des remèdes sur mesure, tels des cercles de partage ou des consultations médicales. La solitude concerne toutes les générations, assombrissant l'horizon de la société japonaise. La jeunesse, en particulier, porte le fardeau d'une détresse grandissante. Les contrecoups de la pandémie de Covid-19 ont amplifié cette réalité, cloîtrant les jeunes dans une solitude dévorante, entravant leurs liens sociaux et retardant leurs aspirations amoureuses. Cet état d'âme trouve un écho dans le nombre de suicides, particulièrement élevé au Japon (plus de 22 000 en 2023).